

## Stamos Papastamou

**Sylvain Delouvé** : *Merci de nous accorder un petit peu de votre temps précieux pendant ce colloque dont vous êtes l'un des organisateurs. Vous êtes professeur de psychologie sociale ici à Athènes à l'Université Panteion...*

**Stamos Papastamou** : ...de psychologie sociale expérimentale.

**SD** : *D'accord, donc vous êtes professeur de psychologie sociale expérimentale et vous êtes aussi depuis peu directeur de la Nouvelle Revue de Psychologie Sociale. Je sais que vous allez nous en parler ce soir mais j'aurais aimé obtenir vos commentaires sur deux points. Le premier c'est sur cette idée de créer une nouvelle revue en psychologie sociale et le second sur cette volonté de vouloir publier en français ainsi qu'en anglais.*

**SP** : Il y a un aspect assez personnel, c'est le fait d'avoir fait mes études en France et en Suisse. L'idée de départ fut la constatation de l'existence de deux sortes de psychologie sociale qui coïncident un peu avec l'aspect linguistique. Ce n'est pas la langue en tant que telle qui est importante mais j'ai l'impression que d'un côté il y a une sorte de psychologie sociale « européenne » et de l'autre une psychologie sociale « américaine ». Il ne s'agit pas ici d'une catégorisation primaire parce que, bien évidemment, il n'y a pas qu'une psychologie sociale européenne ou qu'une psychologie sociale américaine. Mais je dirais qu'il y a deux manières de voir et de faire la psychologie sociale, qui sont tributaires du milieu socioculturel dans laquelle elles s'inscrivent. Je me suis dit que si on pouvait faire une revue avec d'un côté les deux expressions linguistiques, d'un autre côté des représentants de chaque grand courant épistémologique, cela pourrait être intéressant. L'idée est donc de créer une tribune pour que ces courants se rencontrent.

J'aimerais préciser une chose : quand je dis qu'il y a deux sortes de psychologie sociale je veux dire qu'il y a deux manières de voir le monde (la psychologie sociale c'est aussi ça). D'un côté il y a un individualisme méthodologique et de l'autre côté un holisme méthodologique. L'individualisme est plus anglo-saxon et le holisme plus européen ou français avec des différences de taille quand même. Ce sont deux manières d'envisager les choses et en même temps cela a des répercussions sur la manière dont on fait la psychologie sociale aussi bien sur le plan théorique que méthodologique.

**SD** : *Il est vrai que j'ai été surpris, agréablement surpris, de voir dans le comité scientifique des noms comme Parker ou Kruglanski qui ont quand même des visions et des pratiques différentes de la psychologie sociale.*

**SP** : Oui et j'ai d'ailleurs été très étonné moi-même, car les gens étaient très ouverts. Ce n'est pas facile de faire une revue et d'ailleurs on ne sait pas si ça va marcher. Mais l'idée c'est ça : avoir un pluralisme en ce qui concerne les choix théoriques, méthodologiques, épistémologiques et, osons le mot, idéologiques.

**SD** : *C'est néanmoins une revue centrée sur l'approche expérimentale.*

**SP** : En principe oui. Mais, Parker, par exemple, ne fait pas d'expérimentation, Billig non plus. On est ouvert aussi à des articles qui ne sont pas expérimentaux. Mais en réalité ce n'est pas la technique en tant que telle qui m'intéresse. On peut être expérimentaliste sans faire de l'expérimentation. C'est aussi une question de la manière dont on envisage les choses : être sensible à la manipulation de variables et, surtout, à la recherche de relations causales. Parker, Billig ou encore Rouquette font ça.

**SD** : *Venons-en maintenant à vous. Pouvez-vous me citer quatre dates, lieux, événements, personnes ou écrits qui ont influencé, empêché, modifié ou facilité, bref qui ont marqué votre enseignement et/ou vos recherches ?*

**SP** : Hum...

**SD** : *Vous parliez tout à l'heure de la vision du monde des chercheurs et ce qui nous intéresse nous c'est cette vision du monde en tant qu'elle influence directement les recherches. Certains l'admettent d'autres non...*

**SP** : Bien sûr. Disons qu'une première chose qui m'a fait m'intéresser à la psychologie sociale c'était lors de la scission du Parti Communiste pendant la dictature des Colonels en Grèce. Il y a eu le parti euro-communiste et les communistes orthodoxes. Les uns étaient flexibles, voire parfois inconsistants, les autres dogmatiques, très rigides. Alors que le sens commun disait : « plus on est flexible, tolérant et plus il y a des chances que les idées lancées produisent un écho favorable... eh bien, ce qu'on voyait, c'était l'inverse ». C'était le parti rigide, dogmatique qui avait plus d'impact à cette époque là. C'est à ce moment que j'ai lu un texte de Moscovici sur l'influence minoritaire et j'ai fait le lien. C'est le point de départ de mon intérêt pour la psychologie sociale et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai commencé à travailler sur l'influence minoritaire, avec Mugny notamment. Ça c'est une première chose : une curiosité pragmatique et... un favoritisme idéologique.. !.

Ensuite c'est Moscovici lui-même. Après ma licence à Genève j'ai voulu faire une thèse et en en discutant avec Mugny celui-ci m'a conseillé de m'adresser à Moscovici. Je me souviens très bien de mon premier contact avec lui. C'était au début de l'été et je l'attendais dehors à la sortie d'un séminaire. Je ne le connaissais pas et il ne me connaissait pas. Je l'ai attendu une heure et puis quand il est sorti je lui ai dit : « J'aimerais faire une thèse avec vous, etc. ». Là, il m'a regardé et m'a dit de repasser en septembre pour voir en ce moment-là. Entre temps j'avais déménagé, considérant qu'il avait accepté. Je suis allé le voir au mois de septembre à Paris et là il m'a demandé ce que je venais faire. Finalement il m'a accepté... mais s'il ne l'avait pas fait je pense que ma situation serait tout à fait différente aujourd'hui. Ça c'est la deuxième chose : un concours conjoncturel et un choix inter-personnel.

Autre élément : c'est quand j'ai dû rentrer en Grèce après une quinzaine d'années de séjour en Suisse et en France pour faire mon service militaire. Ainsi que l'ouverture d'un poste de professeur-assistant de psychologie sociale à l'université Panteion. C'est ce qui m'a fait finalement rester à Athènes. Ça a changé considérablement ma vie.

Privée et académique. Ça c'est la troisième chose : la possibilité de jouer simultanément deux rôles institutionnels différents, de compatibilité douteuse.

Le quatrième élément, enfin, c'est en 1990, quand on a décidé de créer un département de psychologie à Panteion. Je venais d'être nommé prof ordinaire et j'ai dû prendre en charge la création de ce département. Ça a changé pas mal de choses car j'ai dû m'occuper d'affaires administratives dont je n'avais aucune idée et aucune envie de le faire d'ailleurs. Ça a changé pas mal de choses... je ne sais plus si c'est en bien ou en mal... Ça c'est la quatrième chose : la tâche ingrate et passablement difficile de faire coexister deux rôles antagonistes entre eux: celui du bureaucrate et celui du chercheur.

**SD** : *Quel est l'effectif des enseignants-chercheurs en psycho à Panteion ?*

**SP** : Les avantages de diriger quelque chose c'est que sur 20 enseignants, il y a 8 psychologues sociaux ! Cela fait près de 40% de l'effectif... et près de 80% des psychologues sociaux grecs ayant un poste universitaire en Grèce. D'un côté c'est bien : nous avons dans notre département une équipe nombreuse dont on peut (dont on doit) attendre beaucoup. D'un autre côté c'est mal : Il y a très peu d'enseignants de psychologie sociale en Grèce.

**SD** : *Nous en arrivons à ma dernière question à laquelle vous avez déjà un petit peu répondu en évoquant la revue tout à l'heure. Remontons quelques centaines de kilomètres et quelques années pour arriver en France où, autrefois, les sujets d'examen n'étaient pas posés sous forme de question mais sous forme d'affirmation. Permettez moi donc de vous soumettre un sujet : « l'état actuel de la psychologie sociale ».*

**SP** : L'état actuel de la psychologie sociale je n'en sais pas grand-chose. Disons que depuis que j'ai commencé à étudier la psychologie sociale on parle toujours de la crise en psychologie sociale. Je pense que cette crise là est permanente. Mais c'est bien, ça nous empêche un peu de nous ennuyer ! Je pense qu'elle est toujours en crise : il y a des tendances qui deviennent de plus en plus antagonistes alors qu'on devrait voir dans quelle mesure elles peuvent se concilier entre elles : attention, ce n'est pas une question de trouver un consensus. Je ne pense pas que l'on arriverait à ça. C'est un peu ce que Doise dit quand il parle de l'articulation des différents niveaux. Maintenant c'est facile à dire. Je pense en tout cas que cette histoire d'orientation épistémologique, du holisme d'un côté et de l'individualisme de l'autre, est toujours là : présente et pressante. Je suis de plus en plus convaincu que l'on n'arrivera pas à s'en sortir si l'on n'accepte pas de reconnaître que nous les psychologues sociaux (et pas seulement nous) nous sommes des êtres épistémologiques et que, tous comptes faits, nous sommes tributaires, d'une manière ou d'une autre, des idéologies.

On dit que la psychologie sociale étudie les idéologies mais elle est elle-même une idéologie, elle dépend elle-même des idéologies. On est tributaire de nos préférences idéologiques et je pense que c'est une bonne chose. Nos pratiques sont idéologiques. En France ces derniers temps on parle de pensée sociale, de cognition sociale... on dirait qu'il y a une incompréhension entre les deux. Ça me rappelle un peu quand Moscovici travaillait sur l'influence minoritaire. Au début c'était très fermé et c'était essentiellement des européens qui travaillaient dessus et puis il y a eu des américains

qui s'y sont mis. Alors que pendant des années, et c'était quelque chose qui me frappait beaucoup, il y avait une incompréhension totale, complète de la distinction entre minorité normative et minorité numérique. Je n'arrivais pas à comprendre comment les gens n'arrivaient pas à comprendre quelque chose d'aussi simple ! Et je m'en suis rendu compte quand je suis rentré en Grèce : en grec il y a deux mots différents pour définir la majorité ou la minorité. Pour moi c'était donc évident dès le début et je ne comprenais pas pourquoi les gens se bagarraient pour quelque chose d'évident. Je pense qu'en ce qui concerne la pensée sociale et la cognition sociale c'est un peu pareil. Ce sont deux manières différentes de voir la même chose. Je pense que celui qui va gagner va marquer la psychologie sociale. Si c'est la cognition sociale qui prime... -et pour l'instant c'est ce qui se passe- ça fait plus sérieux, plus épistémique... alors que la pensée sociale ça a l'air très confus. Je ne pense pas que c'est réellement le cas. En regardant la psychologie sociale « française » avec un recul, ne serait-ce qu'en étant dans un pays étranger, les non-francophones la confondent très souvent avec les dites méthodes « qualitatives ». Ce n'est pas vrai et je pense que c'est peut-être là où réside l'aspect négatif de la pensée sociale et/ou des représentations sociales : à l'impression qu'elles font l'objet d'études non-quantifiées, non-quantifiables, peu objectives, légères, en somme, « non scientifiques ». Bien que je ne partage nullement ce genre d'aphorisme épistémologique chargé d'une idéologie par trop évidente, permettez-moi d'insister sur une chose qu'on a tendance d'oublier trop facilement : la pensée sociale, les représentations sociales, on peut et on doit les étudier expérimentalement : au sens large et au sens strict du terme.

**SD :** *Merci beaucoup. Votre conclusion sera peut-être l'une de nos prochaines questions.*